La modernité

La Renaissance

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

L'héliocentrisme et la révolution scientifique (Copernic, Kepler, Galilée, Newton)

Nicolas Copernic (1473-1543) est un moine et astronome polonais qui, après bien des efforts, découvre finalement l'héliocentrisme : ce n'est pas la Terre, mais le Soleil, qui est au centre du système solaire. Depuis les Grecs on pensait que la Terre était au centre de l'univers, et le christianisme avait fait de cette idée un dogme. On pensait, de plus, que la contingence et le désordre existent dans le monde sublunaire (situé en dessous de l'orbite de la lune), mais qu'en revanche le monde supralunaire, domaine de la perfection, était le lieu de mouvement parfaitement harmonieux, donc circulaires. Ce schéma permet d'expliquer le mouvement des étoiles, qui semblent tourner autour de la Terre : l'ensemble du ciel tourne autour de l'étoile polaire (car celle-ci est dans le prolongement de l'axe de rotation de la Terre).

Mais il y avait certains astres plus lointains que la lune qui avaient un comportement chaotique, erratique : ils avançaient dans un sens, puis revenaient sur leurs pas, puis avançaient de nouveau, etc. On appela ces astres des « vagabonds », c'est-à-dire en grec *planaomai*, qui a donné ensuite le mot « planète ». Toute la difficulté était de rendre compte du mouvement de ces planètes par des mouvements circulaires uniformes. Les astronomes ont planché sur ce problème pendant des siècles, imaginant les systèmes les plus complexes (multiples sphères et figures géométriques imbriquées les unes dans les autres, etc.). Par exemple, Ptolémée imagina que chaque planète décrivait une orbite autour d'un point lui-même en rotation autour de la Terre. Mais aucun de ces systèmes ne parvenait à rendre compte des observations.

Quand il découvre enfin la solution, Copernic prend soin de la présenter comme une simple hypothèse de calcul. Il affirme que la Terre est, naturellement, au centre de l'univers, mais que l'on peut faire « comme si » les planètes tournaient autour du soleil pour calculer leurs trajectoires. Malgré ces précautions, le texte sera condamné par l'Eglise. Mais comme on le devine, la puissance de cette découverte aura raison de toutes les résistances religieuses, et cette vérité finira par s'imposer. Copernic meurt l'année même de la parution de son texte révolutionnaire ; par conséquent il ne sera pas inquiété par l'Eglise. Mais peu de temps après, Giordano Bruno sera brûlé vif pour avoir affirmé que l'univers était infini (en 1600), et Galilée devra rétracter l'idée que la Terre est en mouvement. Malgré cela, en partant de l'idée de Copernic Kepler découvrira vers 1609 les lois qui régissent le mouvement des planètes. Et Newton réunira la loi de la chute des corps de Galilée et la description du mouvement des planètes par Kepler en montrant que ces deux phénomènes sont régis par une seule et même loi : la gravitation universelle. Les résultats de cette théorie seront si puissants qu'ils seront rapidement admis par l'ensemble de la communauté scientifique, et même l'Eglise finira par réhabiliter Galilée… en 1992 !

Conséquences philosophiques de tout cela : « la nature est un livre écrit en langage mathématique », comme le dit Galilée. D'où un prestige renouvelé des mathématiques au XVII^{e} siècle (tout comme à l'époque de Platon), particulièrement visible dans la philosophie de Spinoza, dont l'*Ethique* est rédigée « à la façon des géomètres », avec axiomes, propositions et démonstrations.

Autre conséquence : Newton engagera une véritable révolution positiviste avant la lettre en cessant de faire de la métaphysique, c'est-à-dire de s'interroger sur l'« essence », la nature profonde des choses, les « causes » métaphysiques : au lieu de chercher à « connaître » les êtres par les causes il renverse la logique et se contente de les appréhender par leurs *effets*, par

la manière dont ils se manifestent : une force n'est rien d'autre que la somme de ses effets. Ainsi Newton rejette la métaphysique (les idées invérifiables expérimentalement) : désormais le physicien se distingue du métaphysicien, et le scientifique du philosophe.

Nicolas Machiavel (1469-1527)

Machiavel, conseiller de princes et penseur politique italien de la Renaissance, marque le début de la modernité philosophique par son retournement total de la perspective grecque. Alors que les Grecs, comme Platon, étudiaient l'idéal (le Bien, la cité idéale), Machiavel *part de la réalité*, des conditions concrètes du pouvoir, pour voir ce qu'il est possible de faire. Il inaugure la tradition de la *Realpolitik*, que l'on retrouvera chez Hobbes, Pascal, Spinoza[21]… Il s'agit de définir un « ordre nouveau » où la raison d'Etat a pour objectif ultime l'amélioration de la société et de l'homme. La philosophie politique n'est plus une analyse abstraite par la raison, mais l'étude concrète des passions humaines.

Qu'est-ce que cela signifie concrètement ? Premièrement, Machiavel reconnaît que le mal est parfois nécessaire. Il ne faut pas se leurrer : l'art du prince est la guerre. Si le prince est bon, il se fera détruire par les méchants. Un prince doit apprendre à n'être pas bon s'il veut se maintenir[22]. Mais il doit éviter la mauvaise réputation qui ferait perdre l'Etat.

Par conséquent, il faut être assez cruel. Il est plus sûr d'être craint que d'être aimé. Machiavel va jusqu'à dire qu'il vaut mieux tuer que déposséder : car les hommes oublient plus vite la mort de leur père que la perte de leur patrimoine[23]. Mais il faut aussi savoir ruser. Il faut paraître bon, sans l'être toujours. Autant dire que l'art de gouverner est en grande partie un art de la dissimulation.

Enfin, Machiavel écrit des pages célèbres sur la fortune. La fortune contribue à la moitié de nos actions, dit-il, mais l'autre moitié dépend de nous. Il faut adopter une attitude active face aux événements, car la fortune n'existe que pour celui qui est prêt à la saisir. « La chance sourit aux audacieux », explique en somme Machiavel par une métaphore :

> Il est meilleur d'être impétueux que circonspect, car la fortune est femme, et il est nécessaire, à qui veut la soumettre, de la battre et de la rudoyer. Et l'on voit qu'elle se laisse plutôt vaincre par ceux-là que par ceux qui procèdent avec froideur. Et c'est pourquoi toujours, en tant que femme, elle est amie des jeunes, parce qu'ils sont moins circonspects, plus hardis, et avec plus d'audace la commandent.
>
> Machiavel, *Le Prince* (1513), chap. 25

Machiavel fut vivement critiqué pour ces considérations réalistes qui semblent immorales du point de vue chrétien. On en a d'ailleurs retenu le terme « machiavélique », et cette formule : la fin justifie les moyens. Mais, au-delà des jugements moraux, force est de reconnaître la justesse des analyses machiavéliennes, qui nous initient au réalisme en matière de politique.

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

Etienne de La Boétie (1530-1563)

Etienne de La Boétie est connu pour avoir été le grand ami de Montaigne et pour son *Traité de la servitude volontaire*, dans lequel il explique que le tyran tire tout son pouvoir du peuple : que l'on cesse seulement de lui obéir, et il s'écroulera tout seul, comme un colosse aux pieds d'argile. Cette analyse marque le début de l'analyse des relations de pouvoir qui traversent la société. Foucault sera l'un des héritiers de La Boétie quand il montrera comment le pouvoir traverse l'ensemble de la société et des institutions.

Cf. cours sur la justice et le droit.

---

[21] Cf. par exemple Spinoza, *Traité politique*, I, 1.
[22] Machiavel, *Le Prince*, chap. 15.
[23] *Id*., chap. 17.

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

Michel de Montaigne* (1533-1592)

Montaigne, philosophe du XVI^e^ siècle, est un précurseur de la modernité philosophique (qui advient au XVII^e^ siècle avec Descartes). Précédant l'avènement de la rationalité cartésienne, sa philosophie est marquée par le doute et le scepticisme. C'est à ce scepticisme que répond la tentative cartésienne de « fonder » notre connaissance sur un axiome indubitable, le cogito. Comme chez Pascal et Kant, ce scepticisme permet de laisser une place à la religion.

La philosophie de Montaigne est par ailleurs profondément humaniste, ce qui se manifeste notamment dans sa conception de l'éducation. Contemporain des grandes découvertes, Montaigne est aussi le fondateur du relativisme culturel, dont les héritiers seront Rousseau et Lévi-Strauss.

Voici le résumé de ses idées principales :

- ***Scepticisme*** : notre raison est faible et ne nous permet pas d'atteindre la vérité.
  - ***Tout change*** : « Le monde est une branloire pérenne. » Donc on ne peut guère connaître.
  - Chaque chose est ***différente*** des autres, donc unique ; donc difficile à connaître.
- ***Relativisme culturel*** et critique de l'ethnocentrisme. Nous ne sommes pas meilleurs que les sauvages. Le droit chemin est de suivre la nature, mais c'est quasi impossible car notre raison et notre culture nous ont fait perdre notre instinct naturel.
- En matière d'***éducation***, il faut mettre l'intelligence (la sagesse, le jugement) au dessus de la simple accumulation des connaissances (mieux vaut une tête bien faite que bien pleine). Le professeur doit accompagner l'élève dans son développement, et l'exercice du jugement doit être sans cesse confronté à la réalité.
- Philosopher, c'est ***apprendre à mourir***.
- ***Humilité*** et juste milieu : il faut prendre conscience de nos faiblesses (en particulier notre ignorance), sans mépriser notre être pour autant. Il faut se connaître soi-même et vivre cette vie qui est la nôtre le mieux possible.
- Montaigne évoque l'***amitié*** exceptionnelle qu'il a expérimentée avec La Boétie.
- Le ***plaisir*** ne doit pas être rejeté ou méprisé : il est notre seul but, auquel vise même la vertu.

Par sa morale du juste milieu, Montaigne s'inscrit dans une longue tradition : celle du Bouddha (la voie moyenne), celle du temple de Delphes (« rien de trop »), celle de Socrate (« tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien »), celle d'Aristote (toute vertu est un juste milieu). Au siècle suivant, Pascal adoptera une vision de l'homme très proche de celle de Montaigne, soulignant le fait que l'homme est à la fois misérable et grand : ni ange, ni bête. Pascal partage d'ailleurs le scepticisme de Montaigne, et souligne comme lui les limites de la raison. NB : vous trouverez un exposé plus détaillé de la philosophie de Montaigne, avec quelques extraits significatifs des *Essais*, dans le fichier qui lui est consacré.

Thomas Hobbes (1588-1679)

Thomas Hobbes est un philosophe politique dans l'esprit de Machiavel et de Spinoza. Il est peut-être le plus important des trois par la révolution qu'il amène en définissant le *droit* à partir de la *force*, et non plus à partir du bien comme le faisaient les anciens : le *droit de nature* est la liberté d'user se sa puissance pour préserver sa vie. Et la loi de nature, donnée par la raison, interdit seulement de se nuire à soi-même.

Vivant dans un contexte de guerre civile, Hobbes développe une anthropologie pessimiste : l'homme est un loup pour l'homme, et l'état de nature est un ***état de guerre***. Par conséquent l'Etat tire sa légitimité de ce qu'il nous évite la guerre. Ainsi, Hobbes fait de la ***sécurité*** la première fonction de l'Etat et il n'hésite pas à justifier l'***absolutisme*** au nom de cette sécurité (Pascal raisonnera de même). La seule limite à l'arbitraire du pouvoir est la vie des sujets : le droit de préserver sa vie (droit de nature) est inaliénable. D'ailleurs il serait impossible d'exiger d'un homme qu'il ne défende pas sa vie. Ce droit est donc fondé sur le fait : il est

inaliénable en droit car il est inaliénable en fait. En effet on ne peut guère menacer ou punir un homme qui défend sa vie, car toute punition est moins pire que la mort.

Hobbes rejoint Machiavel dans l'analyse des rapports entre le pouvoir et la dissimulation, mais il tend plutôt à dire que le prince doit paraître méchant, ou en tout cas puissant, plutôt que bon : car « la réputation de puissance est puissance ».

Hobbes est aussi connu pour sa définition canonique de la liberté comme *absence d'entraves extérieures.* Il s'agit de la définition de la liberté au sens courant, c'est-à-dire au sens politique.